

**Henri LHOTE**

Directeur de Recherche  
au Centre National de la Recherche Scientifique

**LES CHARS  
RUPESTRES  
SAHARIENS**

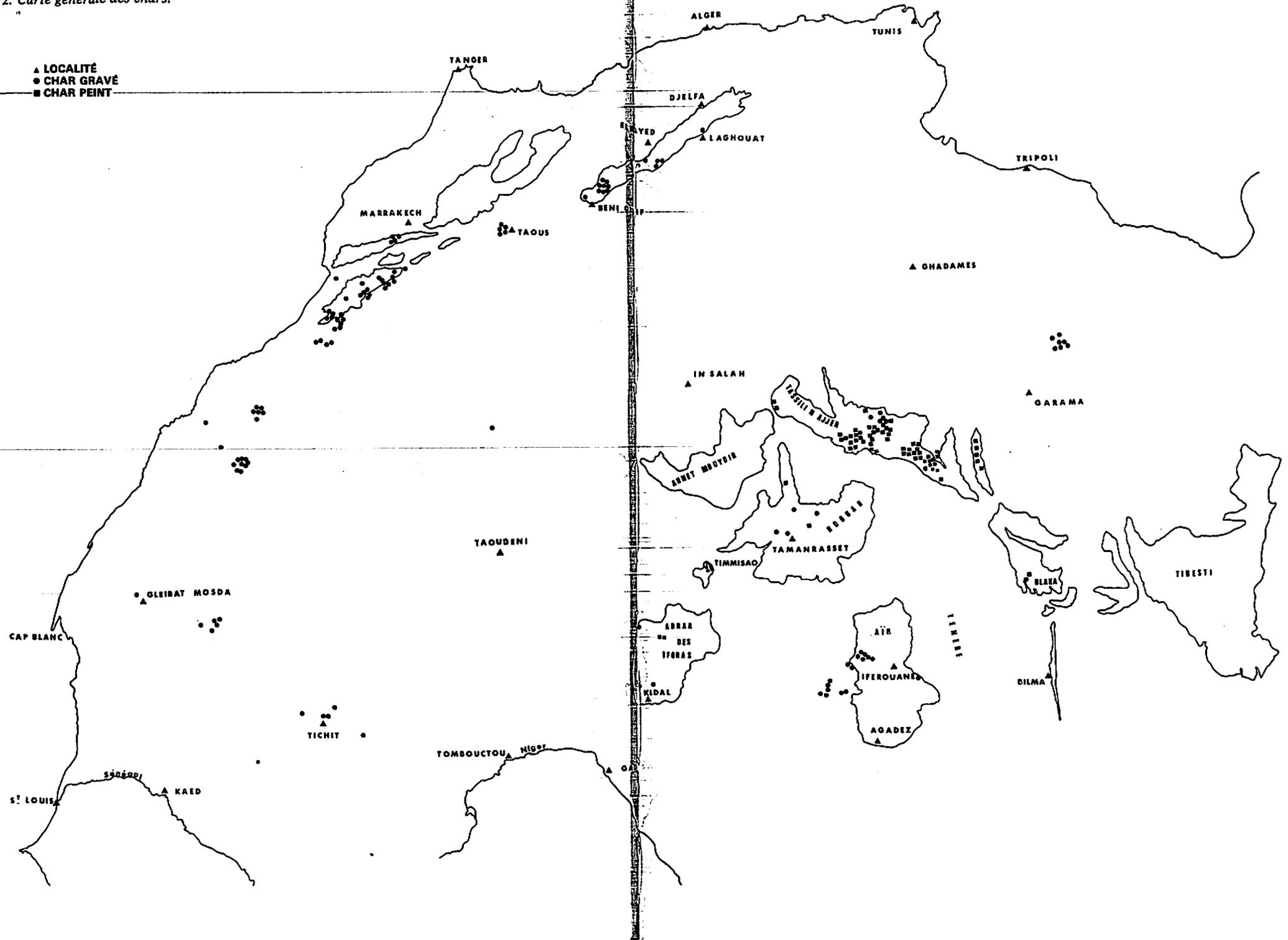
des Syrtes au Niger,  
par le pays des Garamantes  
et des Atlantes

**ÉDITIONS DES HESPÉRIDES**

1982

2. Carte générale des chars.

- ▲ LOCALITÉ
- CHAR GRAVÉ
- CHAR PEINT



Par contre, dans cette dernière région, le guerrier, rendu proportionnellement bien plus grand que le cheval qu'il tient par une bride, offre une analogie, qui ne peut être fortuite, avec le célèbre cavalier berbère de la stèle d'Abizar. Et tout naturellement, il s'avère que cette même zone est celle occupée de nos jours par les Touaregs. Ceux-ci apparaissent comme les descendants directs des Libyens de Cyrénaïque et, singulièrement, des fameux Garamantes d'Hérodote ainsi que de leurs voisins, les Atarantes et les Atlantes qui, à son époque, occupaient déjà, sans doute, le Tassili et le Hoggar. G. Camps<sup>73</sup> a adopté cette vision, suscitée par E.-F. Gautier,<sup>74</sup> et croit pouvoir compléter ce tableau par les tumulus couvrant effectivement cette même zone ; il s'agit surtout des vastes monuments à enclos elliptique qui auraient été, plus particulièrement, des tombes de chefs, mais qui sont, il faut bien le souligner, surtout fréquents au Tassili. Je me rallie volontiers à cette opinion d'autant plus que d'autres tumulus, plus simples et plus courants au Sahara, connaissent une aire de répartition ne dépassant pas, au sud, la latitude de Tahoua (Niger) et allant souvent de pair avec celle des gravures du guerrier au bouclier rond, détail que j'ai encore récemment constaté en Aïr.

Au moment de l'arrivée des gens à charrerie, existait-il d'autres populations et lesquelles?

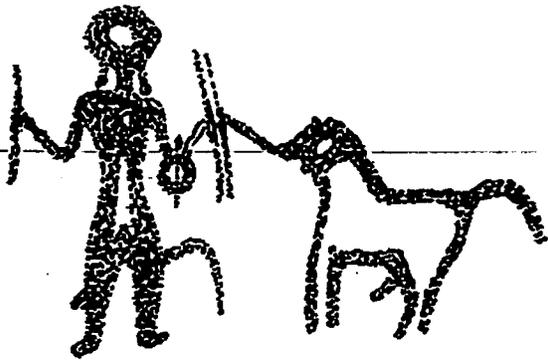
G. Camps pense qu'il s'agissait « des Ethiopiens et des Boviens devenus les populations négroïdes des oasis (Harratin et Chouchan) ».<sup>75</sup> Quant à Th. Monod,<sup>76</sup> plus prudent et avec raison, il dira à ce sujet : « Quant à déterminer si le recul des Noirs n'a pas eu autant pour cause les progrès du dessèchement que l'invasion des guerriers à boucliers ronds et à javelots, c'est actuellement impossible ». Nous verrons plus loin ce qu'il y a lieu d'en penser.

Nos seuls renseignements reposent sur Hérodote, selon qui les Ethiopiens troglodytes étaient voisins des Garamantes, et sur des passages de Plin et de Ptolémée mentionnant les expéditions des généraux romains Cornelius Balbus, Septimus Flaccus et Julius

Maternus, ces deux dernières d'après un récit perdu de Marin de Tyr. La première fut une expédition guerrière qui soumit un certain nombre de villes et de populations. Cydamus = Ghadamès, Garama = Djerma, Rapsa = Rhat sont cités et indiquent que Balbus avait atteint le pays des Garamantes. Puis, viennent les noms d'autres villes qui n'ont pu être localisées sans risque d'erreur ; ensuite, ce sont des noms de fleuves tels que Nathabur et Dasibari qui, s'ils coulaient encore, ne pouvaient se trouver que très au sud du pays des Garamantes. Les populations citées, à savoir, Niteris, Enipi, Tamiagi, n'ont pu être identifiées. Le nom d'*Ethiopien* n'est pas mentionné, ce qui suggère que les populations rencontrées n'étaient pas noires. Il est vraisemblable qu'en ce temps-là, le pays au sud du Tassili, et peut-être jusqu'au Niger, ait déjà été occupé par les Libyens, comme tendent à le confirmer les chars peints de Timmissao et les chars gravés de l'Adrar des Iforas.

42. Char peint au « galop volant ». Au-dessous, un cavalier, chevauchant parallèlement au char, tient un javelot qu'il s'apprête à lancer. Tamrit, Tassili. Doc. H. Lhote.





43. Guerrier portant  
trois javelots et  
un bouclier rond,  
tenant un cheval.  
Type de l'Aïr.  
Doc. H. Lhote

Traitant de l'expédition de C. Balbus, M. Desanges considère que ce général n'aurait pas dépassé le parallèle de Ghadamès. Mais, discuter, comme il l'a fait, sur les graphies de Balsa et d'Alasi, noms acceptés par plusieurs générations de romanisants, est plutôt stérile et prétendre que le sonrhaï ne devait pas être parlé sur les bords du Niger à cette époque est une objection tout aussi gratuite. Nul doute que la question sera à revoir un jour. En tout cas, des spécialistes tels que Ch. Courtois n'ont pas repoussé mon hypothèse.<sup>77</sup>

Rapportant très succinctement une expédition romaine contre les Garamantes, Pline dit qu'elle trouva, à cette occasion, une route nouvelle, « le chemin par dessus la tête du rocher », vraisemblablement à travers le Tassili, et qui raccourcit le précédent itinéraire de quatre jours. Pour ma part, j'ai suggéré que ce passage devait se trouver au col tassilien de Ti-n-Tiradjeli, car il n'y a pas de lieu difficile en montagne au départ de Garama (Djerma) pour se rendre vers le Kaouar ou le Tibesti. D'autre part, il est un détail géographique qui ne peut échapper à un Saharien connaissant la région, c'est l'indication que pour trouver de l'eau, il suffit de creuser un trou dans certains creux d'oued connus des gens du pays qui les rebouchent ensuite pour que les étrangers n'en connaissent pas l'emplacement.<sup>78</sup> C'est qu'au Tassili, on ne rencontre pas de puits, mais essentiellement des tilmas et des gueltas. Etant donné que la répartition des chars confirme que les habitants du Tassili appartenaient à la même ethnie que les Garamantes du Fezzan, ce ne pouvait donc être qu'à leur rencontre que s'exerçaient les actions punitives des Romains.

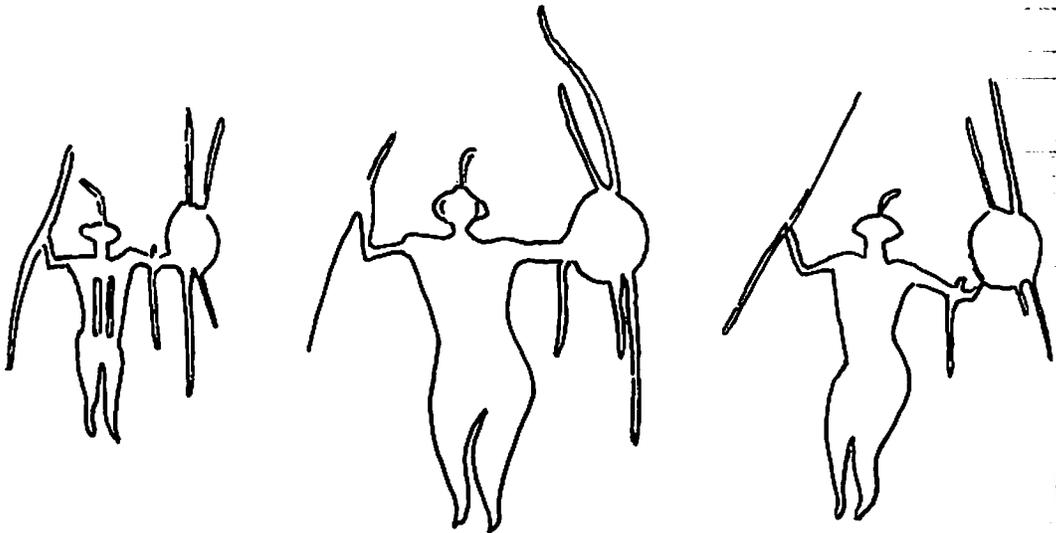
Reste l'expédition de Julius Maternus qui le conduisit dans l'*Agisymba regio*, à quarante jours de marche de son point de départ, pays où il vit de nombreux rhinocéros. Cette expédition eut lieu avec le chef des Garamantes pour punir une tribu « éthiopienne » qui lui était inféodée.

Pour calculer la distance parcourue au cours de ces quarante journées de marche en région saharienne, nous avons, à titre de comparaison, l'exemple des Compagnies Sahariennes qui, il est vrai, étaient montées à chameau. Sur un aussi long parcours, les étapes d'une troupe en armes, sauf en cas de force majeure, ne dépassent guère 35 kilomètres, compte tenu des séjours obligés sur les lieux de bons pâturages, du repos nécessaire aux bêtes et gens, du temps passé à abreuver les montures et à réapprovisionner en eau le personnel. Hérodote évaluait les journées de marche à 200 stades, soit 33 km par jour, ce qui correspond à notre expérience de méhariste. L'hypothèse avancée par plus d'un spécialiste du Sahara, identifiant l'*Agisymba regio* avec le massif de l'Aïr, semble la mieux fondée. Pour deux raisons. La première, c'est que l'inventaire de la période caballine de l'Aïr a mis en évidence un nombre étrangement élevé de rhinocéros par rapport aux régions voisines, ce qui pourrait expliquer l'étonnement des Romains d'en voir tant dans ce pays et, vraisemblablement, pour la première fois. La seconde, c'est que l'Aïr était alors habité par la tribu des *Gobir*. La légende locale raconte que les Touaregs arrivèrent dans le pays vers le VII<sup>e</sup> siècle de l'ère chrétienne, que les Gobirs se soumirent à eux sous la réserve qu'ils ne leur feraient aucun mal et les laisseraient à leurs activités traditionnelles. En fait, les Gobirs quittèrent l'Aïr plus tard pour aller s'installer dans la région appelée de nos jours le Gober, située entre les villes de Madaoua et de Maradi. C'est à ce moment que disparaît la localité de Marandet, à 100 km au sud-ouest d'Agadez, qui avait été une étape commerciale entre Gao et l'Égypte, événement que l'on situe au XI<sup>e</sup> siècle de notre ère. De cette cohabitation temporaire, s'ensuivirent des métissages dont les tribus Kel Eoui, de teint foncé, sont le témoignage. Mais si les traditions locales situent l'arrivée des

Touaregs si tardivement, la masse considérable de gravures rupestres de période caballine, parmi lesquelles il y a des chars, indique que cette arrivée s'est effectuée bien plus tôt, plusieurs siècles avant le début de l'ère chrétienne. De sorte que les Ethiopiens, sujets du roi des Garamantes, devaient être les Gobirs, considérés selon la légende comme les premiers occupants historiques de l'Aïr. On les appelle les *Goberaoua*. Ils sont de peau noire et parlent aujourd'hui le haoussa. En outre, l'identification avec l'Aïr s'accorde avec la répartition des caractères libyco-berbères qui marquent justement l'aire d'envahissement des tribus d'origine libyenne. Cette répartition est très nette dans le massif et ne s'étend que très parcimonieusement vers le Sud, les gravures les plus méridionales se trouvant à Zinder. Celles du Kaouar et du Nord-Tibesti, peu nombreuses et limitées aux parties septentrionales, ne sont que les témoignages laissés par les incursions des Touaregs dans ces deux zones.

Différents auteurs avaient proposé, autrefois, de situer l'*Agisymba regio* dans l'Adamaoua, c'est-à-dire au Nord-Cameroun.

44. Type du guerrier aux trois javelots, au couteau pendant de bras, au bouclier rond, à la plume libyenne. Adrar Ahnet, Hoggar. D'après Th. Monod.



C'était ignorer que les Garamantes avaient balisé leur domaine, d'abord, par l'image de leurs chars, puis, par celle du « guerrier libyen » au bouclier rond, pour finir, par leurs inscriptions libyco-berbères et tifinar. Il est vrai que l'inventaire de ces archives rupestres n'a été établi que ces dernières années.

Quant aux ruines de l'Adrar des Iforas, Tademekka (Es Souq), Taholas, elles datent de la période des chars, d'après les spécimens gravés de la première de ces localités, et sont les témoins d'une pénétration ancienne, contemporaine de celle de l'Aïr. En ce temps-là, il n'y avait apparemment aucune ville en Aïr, la plus ancienne datation par le C14 pour Marandet indiquant 550 apr. J. C. Plus au nord, outre Garama, il n'y avait que celles de Cydamus (Ghadamès), de Rapsa (Rhat), signalées à propos du triomphe de Cornelius Balbus. On peut aussi citer Djanet, où une poterie romaine a été retrouvée dans un tumulus, de même que les petits centres de Nafeg (oued Djerat), de Ihéir, d'Ahararar, où des figurations de chars peints sont, en plusieurs cas, associées à des palmiers. Il est intéressant de savoir que des palmeraies existaient déjà à cette époque, ce qui ne devait pas manquer d'apporter un peu d'activité à la région.

Revenons à Hérodote et, plus particulièrement, à sa relation du voyage des jeunes fils de chefs des Nasamons. De prime abord, ce récit laconique paraît peu exploitable. Pourtant, on ne peut en faire abstraction, car il semble bien être véridique et fournit, même abrégé, quelques éclaircissements sur l'état physique et humain du Sahara d'alors. S'il n'est fait aucune mention des populations rencontrées, par contre, il est indiqué que les jeunes gens, après avoir traversé le désert, parvinrent à un grand fleuve sur les bords duquel habitaient des Noirs. Il est précisé que les voyageurs ont marché vers le sud-ouest. On peut donc présumer qu'ayant atteint le Tassili et le Hoggar, ils se sont trouvés au milieu de gens parlant la même langue qu'eux, c'est-à-dire le berbère. En poursuivant leur chemin, ils devaient parvenir à l'Adrar des Iforas, que les chars avaient atteint précédemment et qui était, par conséquent, également habité par des Berbérophones. Il n'est pas impossible que ces jeunes gens

soient passés par ce massif, de toute façon plus accueillant que les regs environnants. De là, pour parvenir aux bords habités du Niger, ils n'avaient qu'à suivre la vallée du Tilemsi assez bien pourvue en eau, des puits profonds et bien étayés y ayant été creusés, depuis des temps immémoriaux, selon les traditions locales. En supposant qu'ils aient atteint cette région à la saison des pluies, entre juin et octobre, ils étaient assurés de trouver des mares d'eau. Ils ont donc pu arriver au fleuve dans la région de Bourem-Gao ou bien, puisqu'il est question de marécages, dans celle de Goudam. C'est la seule région de la rive gauche du Niger comportant une zone marécageuse; elle correspondrait d'autant mieux à la description que la direction de marche était précisément le zéphyr et que le Niger coule effectivement d'ouest en est, comme le spécifie le texte. Quant aux fruits mentionnés, il devait s'agir de ceux du doum.<sup>70</sup>

Il est intéressant d'établir un parallèle avec le tracé de la « route » des chars, balisé par les figurations peintes de Ti-m-Missao et les gravures d'Arli, de Tademekka et d'ailleurs. Il semble cependant peu croyable que des individus se soient lancés dans une pareille aventure sans le concours de guides connaissant les pistes et l'emplacement des points d'eau. On n'aborde pas un tel pays à l'aveuglette, en admettant même que l'assèchement y fût moins accusé qu'aujourd'hui. Depuis le début du XIX<sup>e</sup> siècle, il n'est pas une reconnaissance civile ou militaire qui n'ait utilisé des guides locaux, et il en fut de même pour les voyageurs arabes. La sécheresse du récit provient sans doute de ce que Hérodote n'a pas eu plus de renseignements alors qu'il était à Cyrène; il a mentionné ce qui lui a paru être un exploit, sans approfondir les faits. Depuis, notre connaissance du Sahara s'est améliorée et nous savons, grâce aux rupestres, que le Niger avait dû être atteint par les Garamantes bien avant l'ère chrétienne. Ce voyage des jeunes Nasamons paraît maintenant crédible, compte tenu des réserves exprimées plus haut.

Des Noirs vivaient-ils dans d'autres régions du Sahara ?

De nos jours, la zone la plus peuplée au sud de l'Atlas est celle de la Saoura et du Gourara. Ce n'est qu'une suite de palmeraies,

toutes alimentées par des foggaras. Or, d'après les traditions, ce système astucieux d'irrigation n'y aurait été introduit que peu avant le XI<sup>e</sup> siècle de notre ère par des gens venus de Marrakech. Une autre version les attribue à une classe particulière de la population, appelée les *Burmaka*, qui seraient les descendants des Barmécides, originaires de Perse et arrivés dans cette région du Sahara vers le X<sup>e</sup> siècle. Par contre, Tabelbala, fondée vers cette époque, aurait été créée par des Juifs; quant à sa population actuelle, elle descendrait d'anciens Noirs idolâtres et parle encore un dialecte fortement teinté de sonrhaï; ces gens ne pourraient qu'être issus de l'esclavage. La population du Gourara, dans son ensemble, est considérée comme d'origine judéo-berbère (Zénètes); elle offre de nombreux caractères négroïdes par suite de métissages et de liaisons entre maîtres blancs et esclaves noirs. A l'heure actuelle, le pourcentage des Noirs atteindrait 70 pour cent dans certaines oasis, en particulier à Charaouin, alors qu'il ne serait que de 22 pour cent dans d'autres villages, à Taghouzi par exemple. Les Arabes, venus au XII<sup>e</sup> siècle, seraient de 5 pour cent à Taghouzi, mais de 45 pour cent à Tinerkouk, où il y a 37 pour cent de Noirs issus de l'esclavage.<sup>80</sup> El-Goléa fut également fondée par des Zénètes venant du Gourara; cette cité fut donc plus tardive que les palmeraies de cette province. In Salah, également irriguée par foggaras, a été fondée encore plus tardivement par des gens venus du Gourara. Ces oasis sont des créations artificielles; la terre même y est souvent apportée de très loin à l'aide de chameaux et d'ânes.

Dans le Souf, les plus anciens villages remonteraient aux XV<sup>e</sup> et XVI<sup>e</sup> siècles. Quant aux origines d'Ouargla, elles sont floues. La seule référence est celle de Léon l'Africain disant que la ville aurait été bâtie par les Numides.<sup>81</sup> Il n'y a pas de traces du passage des Romains, mais au-dessus du linteau de la porte d'entrée des maisons, on voit de nombreux signes de Tanit, qui sont le symbole du bonheur et de la fécondité aux yeux des ménages actuels. Ce signe, également courant sur les maisons de Ghadamès, est un des vestiges de l'influence carthaginoise. Les habitants sont des Noirs appartenant à trois familles: les Beni Ouaggin, les Beni Brahim, les Beni Sizine.<sup>82</sup>

Chacune d'elles construisit un quartier, qui furent réunis par la suite à l'intérieur d'une même enceinte pour les protéger des pillards, mais la majorité des palmiers appartient à des nomades.<sup>83</sup>

En Mauritanie, la légende parle d'une population ancienne, les Bafours, dont on ne sait s'ils étaient noirs ou blancs, mais qui auraient été des nomades et dont il ne subsiste aucun élément identifiable aujourd'hui. Une ville ancienne, Azougui, dont les ruines se trouvent à proximité d'Atar, passe pour avoir été fondée par le frère d'Abou Bekr, le chef des Almoravides. Les habitants d'Atar, dont certains étaient peut-être originaires d'Azougui, sont des « Zénètes », mais noirs, c'est-à-dire l'équivalent des Harratines du Gourara et du Tidikelt. Ils parlent un dialecte particulier, l'*azzer*, qui dérive du soninké, ce qui en ferait des gens importés du Sud. On connaît maintenant toute une série de villages ruinés le long de la falaise Tichit-Oualata, d'âge néolithique, mais ils sont en zone sahélienne et non plus saharienne, c'est-à-dire en pays noir.

Il y a peu de fouilles systématiques susceptibles de nous éclairer sur les caractères physiques des anciens Sahariens. Toutefois, les travaux de Sergi, au Fezzan, donnent une bonne idée de ce que fut le peuplement de cette région à la période correspondant à celle des Garamantes d'Hérodote. Sur le territoire de l'ancienne Garama, entre El-Abiodh et Ti-n-Abunda, il a reconnu un certain nombre de tumulus situés sur les hauteurs environnantes, dans lesquels il a identifié quatre types humains, dont l'âge s'échelonne entre les temps préromains et l'époque byzantine. Les deux plus anciens, les groupes I et II, présentent des caractères semblables à ceux des populations néolithiques et actuelles de la Méditerranée. Le type I est de taille élevée, souvent très haute ; leur crâne dolichocéphale, souvent ellipsoïde, a une face haute et étroite, un profil droit et un nez étroit. Sergi attribue à ce type I une peau blanche et des cheveux blonds, qui seraient la résultante d'intrusions nordiques en Libye remontant au moins au Nouvel-Empire égyptien, époque où ce type a été peint dans les tombeaux. Ces vestiges pourraient être le témoignage de l'intrusion des Peuples de la Mer chez les Libyens. Le

type II, de stature élevée en moyenne, est également dolichocéphale mais moins grand que le type I ; la moitié supérieure du visage est plus basse et plus large, mais le profil est également droit. Ce type correspond aux Eurafricains, identiques aux Egyptiens prédynastiques, de race brune méditerranéenne, d'après Elliot Smith, et sans connexion avec les Noirs. Le type III offre les mêmes caractères que les deux précédents, mais mélangés à des caractères typiquement négres, révélés par un indice nasal plus fort ainsi qu'un prognathisme alvéolaire bien accusé. Ce métissage s'observerait dès les plus anciennes tombes préromaines. Au III<sup>e</sup> siècle de l'ère chrétienne, apparaissent, de façon sporadique, de vrais Noirs qui constituent le type IV, dont la multiplication se serait faite plus tardivement. Ainsi, d'après Sergi, les Garamantes représenteraient une population fondamentalement semblable à celle des Touaregs, qu'il assimile aux anciens Egyptiens. Ce qui n'a pas empêché ces derniers d'avoir connu au Moyen Empire, soit vers 2160 av. J.-C., de vrais Noirs et des mélanges avec les populations libyennes. Ce qui est à retenir de cette étude, c'est que les influences négroïdes n'apparaissent qu'avec le type III, c'est-à-dire d'après cet auteur, à la période préromaine. Ce serait le témoignage du début de l'esclavage des populations noires pratiqué par les Blancs d'Afrique du Nord, qui se serait accentué avec le type IV, mais non pas d'un peuplement noir du Sahara libyen.

Les travaux de Mme Chamla sur des squelettes néolithiques du Sahara mettent en évidence que les types négroïdes se trouvent au sud du Hoggar, ce qui tend à confirmer que la race noire n'atteignait pas la partie septentrionale de l'actuel désert. D'après de nombreux témoignages recueillis depuis l'occupation française auprès de Harratines de différentes oasis, leur souche d'origine se trouverait dans les tribus soudanaises, et ils seraient eux-mêmes issus de l'esclavage. A In Salah, certains Noirs se disent d'origine mossi ou bornouan ; à Ouargla, d'origine kanouri, voire sara (enquête personnelle). Selon une enquête effectuée en 1860, on comptait vingt-six ethnies africaines à Biskra. Zouila, Ghadamès, El -Oued étaient des plaques tournantes du trafic des esclaves où passaient, en moyenne, deux mille

cinq cents à trois mille malheureux par an, en provenance du Bornou, du Kanem et des régions avoisinantes. Cela ferait plus de deux millions en huit siècles, depuis le début de la pratique régulière de ce commerce par les Arabes.<sup>84</sup> De son côté, Tombouctou alimenta le Maroc, dans des proportions assez semblables, de gens d'origine mossi, sonrhaï, bambara et d'ailleurs. Ce besoin de main-d'œuvre répondait à la création et au développement de certaines oasis, puis au maintien des effectifs, nécessité par une mortalité élevée du fait du milieu malsain entretenu par les eaux stagnantes. Le creusement et l'entretien des foggaras nécessitaient un travail considérable qui a été à l'origine d'un important phénomène social. Rien qu'au Gourara, on compte 1.500 kilomètres de galeries et 3.000 pour l'ensemble du Sahara algérien. Au Tidikelt, il a été calculé que pour construire une foggara de 4 km de long, il avait fallu 48.000 journées de travail fournies par quarante ouvriers pendant 1.200 jours.<sup>85</sup> Un tel travail n'aurait jamais pu être exécuté par une rémunération normale et il l'a été grâce à la main-d'œuvre quasi gratuite fournie par l'esclavage. Ces données chiffrées permettent de comprendre le peuplement noir des oasis sahariennes, tel qu'il a subsisté jusqu'à nos jours.

Les auteurs grecs anciens, et surtout latins, ont discerné plusieurs types de populations, qu'ils ont qualifiés d'*Ethiopiens*. Voilà plus d'un siècle et demi, depuis Dureau de la Malle jusqu'à E.F. Gautier, en passant par Vivien de Saint-Martin et A. Berthelot, que l'on discute des caractères physiques de ce groupe humain. Certains en font des Noirs, d'autres des Non-Noirs, d'autres encore des Cuivrés, question sur laquelle est venue se greffer celle de la limite qui les séparait des Blancs d'Afrique du Nord, en fonction du texte de Pline disant que le fleuve Niger « sépare l'Afrique de l'Ethiopie ». C'est à ce propos que vont tourner les discussions et, surtout, que seront situées les limites de leur territoire, à savoir que le monde des Noirs doit commencer au sud de l'oued Djedi, considéré par certains comme le Niger de Pline, ou bien qu'il doit être reporté au sud des limites méridionales actuelles du Sahara. Dès 1833, A. H. L. Heeren<sup>86</sup> situait pourtant assez bien le problème en s'appuyant sur

les récits d'exploration de Hornemann, de Lyon, de Burckhardt, de Bruce, etc., et écrivait : « L'exemple des Ethiopiens chassés par les Garamantes avec des quadriges, comme quelques tribus éthiopiennes échelonnées le long de l'Atlantique jusqu'à Cerné, en fournissent la preuve pour l'antiquité ; et les relations des voyageurs ont déjà constaté que les monts du Tibesti contenaient ou contiennent encore des peuples noirs dans les mêmes contrées où les Garamantes chassaient autrefois les Ethiopiens. Ajoutez à cela les nombreux mélanges des tribus et, surtout, l'impossibilité d'établir des marques distinctives plus exactes entre les Libyens et les Ethiopiens. »

En France, l'ouvrage de H. Duveyrier sur les Touaregs du Nord, à cause de la qualité de son contenu et du fait que l'auteur avait visité le Fezzan et l'oasis de Rhat, eut une forte influence sur ceux

45. Char peint à l'arrêt, attelé de deux chevaux qu'un homme tient par les brides alors qu'un autre, encadré par deux arceaux garde-fou, est monté sur l'essieu. Une seule roue, à double jante, est figurée. A noter que les chevaux sont aussi grands que l'homme qui les tient. I-n-Temeit, Tassili. Photo Kunz.



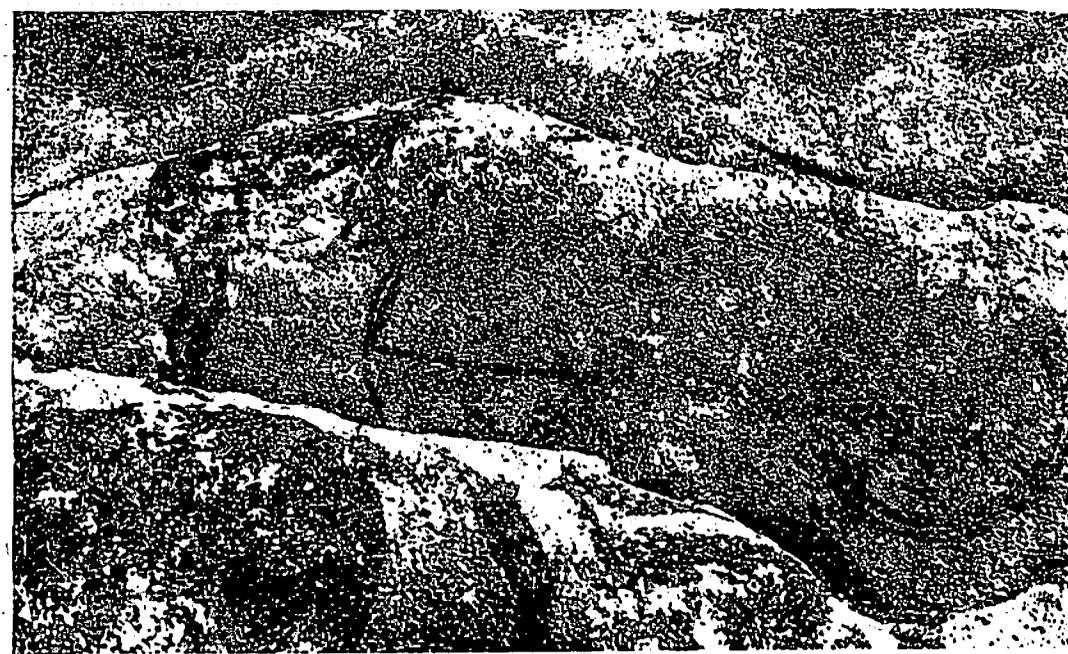
qui s'intéressaient alors à l'histoire et à la géographie anciennes du Sahara. Il décrivait les Garamantes comme des Noirs,<sup>87</sup> leur attribuant des travaux tels que : 1° le forage des puits artésiens de l'oued Righ et de Ouargla ; 2° l'aménagement des eaux de Ghadamès et de Genderma ; 3° les puits à galerie, les foggaras, courantes au Fezzan et au Touat ; 4° le châtelet de Quçar el Watwat, de Djerma et de Guedima ; 5° les ruines de Serdelès et de l'oued Takarâdet ; 6° les Esnamen de Ghadamès ; 7° les chapiteaux de la place du marché de la même ville, s'ils ne sont pas d'origine romaine ; 8° la nécropole de Quçerat el Roûm à Djerma ; 9° la grande nécropole isolée, entre Garagara et Kharâïg, à l'est de Djerma ; 10° les anciennes tombes du cimetière de Ghadamès ; 11° celles des *Jabbaren*, rencontrées sur sa route vers Rhât ; 12° celles de Djelfa (Algérie) et d'El Fogar (Fezzan), qui ont des liens de parenté ; 13° les sculptures du bordj Taskô à Ghadamès ; 14° les sculptures d'Anaï ; 15° les sculptures trouvées par le Dr Barth dans la vallée de Telizz'arhen ; 16° les sculptures de Moghar et d'Asla, dans le cercle de Géryville (Algérie) ; 17° enfin, tous les autres monuments d'origine incertaine, mais très ancienne, du Sud de l'Algérie, de la Tunisie et de la Tripolitaine. Plus loin, il ajoute : « Mon but principal est de constater que des Nègres dont quelques-uns sont encore sur place, mais dont la masse a été refoulée, ont occupé le Sahara avant toute autre race, et qu'ils ont atteint un degré de civilisation qui n'a jamais été dépassé depuis par leurs successeurs. »

On reste confondu devant l'énumération de tant d'œuvres qui, entre autres, englobaient toutes les gravures connues en ce temps-là, c'est-à-dire tout ce qui existe de l'Atlantique à la Mer Rouge ! Une telle énumération n'a jamais été contestée depuis et a sensiblement contribué à accréditer la vision d'un Sahara occupé par les Noirs, en place avant la conquête romaine. Qui étaient ces Noirs, d'un si haut degré de civilisation ? Et l'auteur d'ajouter : « A Djerma, les vieillards disent que leurs chroniques ont été perdues, mais elles assignaient aux Tebous la possession originelle de leur pays et même la fondation de leur ville ; leur langue primitive était le teda. » Duveyrier ne s'était pas rendu compte qu'il avait devant lui des jardiniers

d'origine Kamadja et non des descendants des Garamantes d'Hérodote. Son point de vue imprégnera ultérieurement les pensées de St. Gsell,<sup>88</sup> puis de E.-F. Gautier, dont les ouvrages de grande diffusion auront un impact considérable sur un public cultivé au moment où le Sahara aura été rendu à la mode, tant en littérature qu'au cinéma, et que le musée du Trocadéro rénové, futur musée de l'Homme, organisera une magnifique exposition dont les Touaregs seront la vedette. E.-F. Gautier évoquait le passé du Sahara sous la forme du Nègre agricole évoluant au milieu d'une faune tropicale, dont le naja, le crocodile et les barbeaux du Tassili et du Tibesti étaient les témoins éloquents d'un passé humide, sinon paradisiaque. Quant au monde moderne animant le géant mort, c'était celui du chameau avec le nomade blanc, guerrier et commerçant, qui introduisit aussi le palmier, la nouvelle richesse du Sahara. Mais cet auteur ne se laissait pas aveugler sur l'origine des gens qui faisaient vivre les palmeraies grâce aux énormes travaux effectués depuis la conquête romaine et dit à leur sujet<sup>89</sup> : « Les indigènes des oasis sont en grande majorité des *haratin*. Ce mot semble signifier étymologiquement, cultivateurs, paysans, mais, dans l'usage du langage, il s'applique exclusivement aux cultivateurs nègres. Cette association d'idées est toute naturelle : à l'ombre des palmiers, la malaria interdit à la race blanche l'effort physique et même la durée. Dans le métissage, le sang blanc tend à être éliminé. Les « Ksouriens », c'est-à-dire les habitants des Ksars, sont en bloc des négroïdes. Ce n'est pourtant pas le lieu de trop se souvenir que le Sahara fut jadis nègre dans sa totalité. Les Ksouriens sont l'inverse des Tibbous ; ils n'ont pas l'air autochtones. Non seulement, ils n'ont en bloc aucune tradition commune et ancienne, mais encore individuellement, chacun d'eux garde généralement le souvenir d'un grand-père ou d'un aïeul venu comme esclave d'un point quelconque du Soudan. La seule langue des Ksouriens, en dehors de l'arabe, est le berbère ; dans certains coins, il y a pourtant un sabir soudanais ; mais c'est nettement un sabir, un pot-pourri de vingt langues nègres différentes. Tout se passe comme si les *haratin* des oasis occidentales étaient le résidu laissé par des siècles d'importation ininterrompue d'esclaves noirs. S'il y a un substratum plus ancien, on ne le discerne plus. » Quant aux

nomades de la région, précisait encore E.-F. Gautier, c'étaient eux les maîtres des oasis et les propriétaires des palmiers dont les haratin n'étaient que les fermiers. Il est vraisemblable qu'il n'en aurait pas été ainsi s'ils avaient été les premiers propriétaires. Il est incontestable que cet auteur avait clairement perçu la relation des oasis et de leurs habitants, attribuant à l'esclavage le peuplement et le renouvellement du stock humain, mais qu'il restait dans son esprit un relent des idées de Duveyrier.

Tous les érudits de l'époque ont suivi E.-F. Gautier les yeux fermés, tant son texte sur les haratin paraissait indiscutable. Par contre, certains ont apporté des retouches sur le rôle qu'il avait attribué à l'arrivée du chameau. Par exemple, L. Leschi<sup>90</sup> s'efforça d'atténuer ce rôle, car ce ne fut qu'au IV<sup>e</sup> siècle que les tribus chamelières commencèrent à inquiéter les Romains. De son côté, M. Courtois niera le fait que le chameau ait pu provoquer une révolution économique en Afrique du Nord.<sup>91</sup> Th. Monod, qui comptait déjà quatre séjours au Sahara, se laissera pourtant prendre au piège de la théorie séduisante de E.-F. Gautier. Il eût été d'ailleurs discourtois, à ce moment-là, d'envisager les choses autrement. C'est ainsi qu'il dédicaca « Au Chameau et au Bouc, les deux seuls vainqueurs du Sahara », un ouvrage délectable où l'humour s'associe à une science affirmée du désert. Synthétisant la pensée du célèbre géographe de la Faculté d'Alger, il exposait plus loin : « La poterie, en effet, c'est le sédentaire et le proverbe touareg ne l'ignore pas qui déclare : « Un homme buvant dans une cruche ne sera jamais un bon guide. » C'est pour être demeurés les hommes de la marmite que les paysans sahariens se sont barré la voie vers une adaptation aux conditions nouvelles qui, rendant la vie sédentaire impraticable, allaient impliquer le nomadisme : lâcher la cruche ou disparaître. Et devant l'approche du désert qui se referme, devenu une fois de plus inhabitable, le quatuor défailant du nègre, de la jarre, du bœuf, du mil, vaincu, abandonne ; il se replie sur la steppe soudanaise, laissant un Sahara tout jonché de ses meules à grains et des tessons rougeâtres de sa chère poterie. Viendra-t-on le relayer ou le désert vainqueur restera-t-il dépeuplé ? Comme aux échecs,



46. Char peint dételé et de profil, dont on ne voit qu'une roue à double jante; le timon est droit et le joug à double courbure. Tamajert, Tassili. Photo Kunz.

les Blancs jouent et gagnent. Le problème avait une solution en quatre mots : Libyens, guerba, palmier, chameau ».<sup>92</sup>

Les découvertes effectuées ultérieurement au Sahara devaient apporter de sérieux correctifs à ces vues, et Th. Monod retouchera sensiblement son image d'un Sahara « nègre », à la façon de Duveyrier ou d'E.-F. Gautier.<sup>93</sup> Pour ma part, je me suis efforcé de démontrer que l'outre n'a pas été une importation récente des chameliers, mais fut, en réalité, employée par des populations bovidiennes qui l'ont figurée sur leurs peintures du Tassili ; que la marmite n'était pas exclusivement un récipient de cultivateur, car les tessons de poterie parsemant par milliers le Sahara n'ont pas été abandonnés par des sédentaires, mais par les pasteurs de bœufs, 3000 ans, et peut-être plus, avant J.-C. ; que, par ailleurs, les nomades actuels, Touaregs, Maures et Peuls, s'en servent encore; que le chameau n'était pas l'animal qui avait permis aux populations blanches de pénétrer au Sahara, mais que cette pénétration avait été le fait du

cheval attelé au char, plus d'un millénaire avant le début de l'ère chrétienne ; que nous n'avons aujourd'hui aucune preuve irréfutable de l'agriculture au Sahara, à l'exception des oasis du Fezzan ; que les meules et les broyeurs retrouvés en quantité, sur toute l'étendue du Sahara, avaient servi à écraser des graminées sauvages, comme les nomades actuels en consomment encore ; que les Noirs n'avaient pas été les anciens habitants du Sahara ainsi que l'avaient avancé H. Duveyrier, St. Gsell, E.-F. Gautier, les identifiant aux Garamantes d'Hérodote ; que des pasteurs blancs avaient habité le Sahara plus de 3000 ans avant l'ère chrétienne ; que le palmier n'avait pas du tout été introduit par les nomades chameliers, puisqu'il était déjà figuré dans les peintures rupestres à l'époque des chars, à l'oued Djerat et à Oua Mouline, par exemple.<sup>94</sup>

Deux notes importantes ont paru ces dernières années dans le Cahier n° 20 de l'*Encyclopédie berbère*, publiée par l'université d'Aix en Provence, l'une de J. Desanges, l'autre de G. Camps. L'un et l'autre se sont efforcés d'élucider la nature physique des Ethiopiens tels qu'ils avaient été décrits par les auteurs anciens. J. Desanges souligne les imprécisions de ces narrateurs, leurs contradictions flagrantes, parfois, leur ignorance. C'est ainsi que Strabon avoue que « nous ne saurions dire quelles sont les limites de l'Ethiopie et celles de la Libye ; nous ne les connaissons pas clairement du côté de l'Egypte, encore moins de l'Océan ». Il constate qu'il n'existe aucun document probant attestant que les Carthaginois furent en contact avec des populations du Sud. Son analyse des textes concernant les Nasamons met en évidence les contradictions entre les divers auteurs, les uns les considérant comme des Leucodermes, les autres comme des Mélanodermes. Puis, il évoque le voyage des fils des chefs nasamons qui, suivant Hérodote, auraient traversé le Sahara, et auraient été étonnés, à leur retour, d'être arrivés dans un pays habité par de petits hommes noirs, ce qui n'aurait pas été le cas si eux-mêmes avaient eu cette même couleur de peau. En ce qui concerne les Garamantes, Desanges mentionne le texte de Ptolémée disant qu'ils sont « quelque peu noirs », que leur carnation n'est pas blanche comme celle des habitants de Syène (Assouan) ni purement

noire comme celle des habitants de Méroé. Il rappelle cet autre texte célèbre de Ptolémée disant que le roi des Garamantes règne aussi sur les Ethiopiens et cite l'expédition de Julius Maternus contre une tribu indisciplinée habitant l'*Agisymba regio* et sujette du dit roi. J. Desanges se demande alors sur quels critères physiques cet auteur ancien s'est basé pour placer les Mélanogétules dans la catégorie des Gétules, les Girrhes, qui sont leurs voisins, parmi les Ethiopiens, et les Garamantes entre les deux, et à quoi correspondaient aussi les Leucoéthiopiens et les Ethiopiens blancs ? « S'agit-il de l'expression linguistique de différences anthropologiques subtiles, mais immédiatement perceptibles pour les Romains ou pour les indigènes eux-mêmes ? Ou, au contraire, d'une certaine imprécision et d'un certain foisonnement fantaisiste du vocabulaire des Anciens dans l'évocation ethnographique ? »

Ce point de vue correspond bien à l'imbroglie résultant des diverses contradictions émaillant la littérature classique ancienne et qui a conduit les différents commentateurs à s'emmêler dans ces textes sans parvenir à les clarifier. Aussi, peut-on s'étonner de sa conclusion, à savoir que « de l'oasis d'Ammon au Sud marocain, la frange méridionale a été, pour une large part, peuplée de négroïdes dans l'Antiquité ». L'exposé ne permet pourtant pas d'aboutir valablement à une telle conclusion, faute de fournir des preuves matérielles de l'existence de ces Noirs.

La conception de G. Camps est quelque peu différente. D'emblée, il pose la question : qui étaient les Ethiopiens ? Il est curieux que l'un et l'autre de ces deux auteurs aient négligé le passage d'Hérodote qui avait pris soin d'en préciser les caractères physiques au point qu'un anthropologue moderne pourrait s'y référer sans honte. Il distinguait, en effet, les Ethiopiens par la nature de leurs cheveux et s'appuyait sur ce détail pour les différencier des vrais Nègres. « Les Ethiopiens d'Orient, disait-il, ont les cheveux droits et lisses, les Ethiopiens libyens les ont plus crépus qu'aucune autre espèce d'hommes ».<sup>95</sup> D'après G. Camps, le nom d'Ethiopiens, d'origine grecque, voudrait dire : « les visages brûlés ». Il ne s'agit